ments à votre égard. Hélas ! je me suis aperçue bien vite, ce dont je me doutais déjà que vous ne lui inspiriez aucune sympathie. Il m'a semblé même qu'elle avait quelque secrète raison de vous en vouloir sérieusement, car elle ne parlait de vous qu'avec une sorte d'amertume contenue et de vague irritation.

—Bah ! vous m'étonnez. Quel reproche peut-elle avoir à me faire ? Je n'ai jamais cessé d'être pour elle galant et respectueux.

—En êtes-vous bien sûr, Gaétan ?

Cette question fut accentuée avec une telle expression de doute et d'ironie que le marquis en parut d'abord déconcerté ; mais il ne tarda pas à reprendre son aplomb.

—J'en suis parfaitement sûr, ma mère, répondit-il. Comment pouvez-vous supposez que, de gaieté de cœur, j'aie compromis la chance qui semblait me promettre la main de mademoiselle de Flavigny ? Je vous déclare que je trouve cette jeune fille ravissante, que j'en suis vraiment épris, et que j'espère devenir son époux.

—C'est là pourtant une espérance à laquelle il vous faut renoncer, car elle ne se réalisera pas.

—Et pourquoi donc, s'il vous plaît ?

—Parce que mademoiselle de Flavigny m'a dit très formellement qu'elle ne voulait pas se marier, et parce que je compte m'abstenir de la demander pour vous à sa famille, afin de vous épargner le désagrément d'un refus poli, mais certain.

—Peuh ! vous avez tort, ma mère, de prendre au sérieux ce que débite une jeune fille lorsqu'on lui parle mariage. La plus sincère n'avoue jamais ce qu'elle pense à ce sujet ; il y a toujours un peu d'hypocrisie dans un cœur féminin de dix-huit ans.

—Blanche est la franchise même, monsieur. Si, en ce qui vous concerne, elle n'a pas été tout à fait sincère avec moi, c'est qu'elle a craint sans doute de m'affliger.

—En vérité, je ne vous comprends pas, dit Gaétan avec dédain. Que croyez-vous donc ? Quels qu'ils soient, vos soupçons sont d'une injustice irritante. Vous êtes toujours prête à m'accuser.

—C'est que je vous crois capable de bien des audaces et de bien des maladresses ! répliqua la douairière avec fermeté.

—Soit. Eh bien ! je vous prouverai, moi, que vos préventions sont parfois iniques, et que je ne suis nullement en butte à l'adnimadversion de Blanche de Flavigny.

—Comment me prouverez-vous cela ?

—Parbleu ! c'est bien simple. Demain, dans la matinée, nos hôtes nous quittent ; ils retournent à Montaigu. Ce soir, lorsque Blanche et sa famille seront réunies au salon, n'hésitez pas ; demandez expressément pour moi la main de celle qui, selon vous, me déteste et me repousse. Vous reconnaîtrez alors toute la gravité de votre erreur.

—Vraiment, j'admire une telle présomption. Vous mériteriez que je fisse cette démarche pour confondre votre impudence. Mais non, je ne veux ni embarrasser mes amis ni vous attirer un affront.

—Moins de scrupules, je vous prie, madame la marquise, et plus de résolution ! J'affirme que ce soir vous pourrez hardiment proposer notre alliance aux Flavigny, et que leur accueil sera de nature à vous contenter. Jusque-là, je verrai la belle enfant : nous aurons tous deux un entretien intime, décisif, dans lequel, j'en suis sûr, je la disposerai en ma faveur. Après quoi, vous serez agréablement surprise de la voir m'accepter pour époux.

A mesure qu'elle écoutait son fils, la douairière d'Apremont semblait se pétrifier. Elle eut quelque peine à secouer cette paralysie de l'étonnement.

—Eh ! que comptez-vous donc dire à cette jeune personne pour opérer un tel protige ? demanda-t-elle, saisi d'un double sentiment d'inquiétude et de curiosité.

—Cela, ma mère, c'est mon secret. Oh ! nous autres, les habiles, les rouées, nous sommes irrésistibles quand nous le voulons bien. Que diable ! est-ce si dépourvu d'élégance, de bonne grâce et d'esprit ?

Et le marquis, se levant, cambra sa taille, caressa son menton, se donna enfin une allure de vainqueur que Bassompierre et Fronsac n'eussent peut-être pas dédaignée. La marquise haussa les épaules et fronça le sourcil.

—Vous êtes fou, monsieur ! dit-elle en faisant quelques pas pour se retirer.

—J'ai toute ma raison, madame, répliqua Gaétan d'un ton gravement accentué. Oui, je sais ce que je dis, et ce soir vous pourrez demander résolûment pour moi la main de mademoiselle de Flavigny.

—Eh bien ! soit ; je ferai ce que vous exigez. Tant pis pour vous si ma demande reçoit une réponse qui, si convenable qu'elle puisse être dans la forme, n'en sera pas moins au fond une cruelle déconvenue pour vos ridicules prétentions.

—Je ne crains pas cela, ma mère...Et tenez, reprit le marquis en s'approchant d'une fenêtre, j'aperçois là-bas, dans une allée du parc, celle qui, je l'espère, sera bientôt ma femme. Si vous le permettez, je vais la rejoindre et lui faire ma cour. Il faut que je me hâte, car il me reste à peine quelques heures pour la conquérir.

—Allez, monsieur, puisqu'il vous plaît de tenter l'aventure. Je vous souhaite bonne chance. Mais je vous le prédis, à moins d'un miracle, vous ne réussirez pas.

—Eh bien ! on fera un miracle, madame, reprit Gaétan avec une indicible expression d'ironie et de fatuité.

La douairière d'Apremont n'ajouta pas un mot. L'imperturbable aplomb de son fils la subjuguait malgré elle et lui donnait à réfléchir. En dépit d'elle-même, son cœur maternel gardait une illusion, et vaguement elle s'abandonnait à l'espoir d'une union entre Blanche et lui ; union dans laquelle elle entrevoyait le salut de ce fils qui l'avait tant affligée et que cependant elle aimait toujours.

Dix minutes après qu'elle eut quitté l'appartement, le marquis en franchit le seuil. Il se rendit dans le parc, parcourut rapidement une grande allée sinueuse ; puis, au détour d'un massif de charmille, d'où s'élançaient quelques ormes centenaires, il se trouva face à face avec Blanche de Flavigny.

III

En voyant le marquis se diriger vers elle, Blanche fit un mouvement de surprise et de dédain. S'il s'en aperçut, il ne le montra guère, car il prit aussitôt son air le plus souriant, le plus respectueux, et la salua jusqu'à terre en l'abordant. Mademoisellle de Flavigny lui rendit froidement son salut, et, non sans un peu d'affectation, elle détourna la tête et s'éloigna. Ce mouvement de retraite, loin de le décourager, parut l'enhardir. D'un pas délibéré il la suivit. Alors elle s'arrêta et dit avec fermeté :

—Pardon, monsieur le marquis. Je désire me promener seule, et vous prie de ne me point accompagner.

Il importe cependant que je cause avec vous, mademoiselle ; le moment me semble favorable à un entretien confidentiel.

—Je ne vous demande pas vos confidences, monsieur. En aucun cas, elles ne sauraient être de nature à m'intéresser.

Et la noble jeune fille appuya sur le visage du marquis un regard ironique et méprisant.

—Ah ! prenez garde ! répondit Gaétan légèrement ému ; ce que j'ai à vous confier est grave, très-grave, et mérite toute votre attention, je vous en préviens.

Il y avait de la menace dans la voix du marquis. Blanche n'en fut pas intimidée ; elle haussa les épaules et se remit à marcher en s'engageant dans une allée qui, par une ligne oblique et transversale, devait la ramener promptement vers le château. Mais elle entendit encore résonner derrière elle le pas du marquis. Elle s'arrêta de nouveau, et fronçant ses sourcils noirs admirablement arqués :

—Ainsi vous m'escortez malgré moi, dit-elle avec impatience, et, pour me soustraire à vos odieuses façons d'agir, vous m'obligez en quelque sorte à prendre la fuite, à me refugier sous la protection des miens ? Est-ce que, par hasard, le silence que